

de mars 1818, il fit entrevoir une foule d'obstacles à la réalisation du projet de l'évêque. Mieux valait, disait-il, visiter chaque année les postes fréquentés par les voyageurs canadiens et attendre que la paix fût complètement rétablie dans la région avant d'y établir des missionnaires à poste fixe.

M^{sr} Plessis ne fut pas de cet avis. Le succès d'une souscription ouverte pour fonder une mission catholique dans ces lointains pays, l'empressement que montraient les plus hauts personnages du Canada pour favoriser ce dessein et les sollicitations des habitants du Nord-Ouest, lui semblèrent autant de manifestations de la volonté divine. Sans plus tarder, il fit appel au dévouement de M. Tabeau. Celui-ci ayant décliné l'honorable mais lourde charge qu'on voulait lui confier, l'évêque de Québec s'adressa au curé de Kamouraska. L'abbé Provencher, avec un courage et une abnégation admirables, se mit à la disposition de son supérieur ecclésiastique. On lui donna, comme compagnon, un jeune vicaire de Québec, M. Dumoulin, né à Sainte-Anne, en 1793, et ordonné prêtre en 1817.

Tandis que M^{sr} Plessis recommandait aux prières et à la générosité de ses diocésains l'œuvre entreprise, lord Selkirk manifestait sa bienveillance en donnant un terrain d'environ dix kilomètres carrés, tant pour la construction d'une église que pour l'entretien des missionnaires.

L'évêque de Québec remit à M. Provencher des lettres de vicaire général et lui accorda tous les pouvoirs spirituels dont il aurait besoin. Il y joignit une instruction sur la conduite à tenir dans l'exercice du ministère apostolique et dans les rapports avec les habitants et les autorités civiles.

Les missionnaires devaient maintenir un parfait équilibre entre les prétentions réciproques des deux Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, et se souvenir qu'ils étaient exclusivement envoyés pour le bien spirituel des habitants.

Ils devaient fixer leur résidence près

du fort Douglas, sur la Rivière-Rouge, y construire une église, une maison et une école, et tirer, pour leur subsistance, le meilleur parti possible des terres qui leur étaient données.

Les missionnaires eurent à peine un mois pour se préparer à leur long voyage. Le 18 mai, veille de son départ de Montréal, l'abbé Provencher écrivait à son évêque de touchants adieux.

Partis le 19 mai 1818, les deux prêtres, accompagnés d'un catéchiste, suivirent la seule route alors pratiquée, celle des canots, avec portages et demi-portages, dans les endroits où la navigation cessait ou devenait périlleuse. Faute de mariniers, on avançait lentement. Au rapide des *Alouettes*, dans la Grande-Rivière, un canot fut projeté contre un autre et le coupa à moitié; il fallut s'arrêter plusieurs heures pour réparer le dégât. Le 1^{er} juin, sur les bords du lac Nipissing, on rencontra, pour la première fois, des sauvages infidèles. M. Provencher, au moyen d'un interprète, leur parla de la nécessité du baptême et les engagea à se rendre au lac des Deux-Montagnes, pour s'y faire instruire.

Le 8 juin, les voyageurs atteignaient l'île Drummond, dans le lac Huron, dont les eaux sont très limpides. Ils s'y arrêtrèrent une journée pour renouveler leurs provisions. Des sauvages les saluent, leur offrent du poisson et leur demandent du rhum. Ils sont fort surpris qu'on n'en ait pas à leur donner.

Huit jours plus tard, on entra dans le lac Supérieur. Le 20 juin, les canots abordèrent au fort William, sur la baie de Tonnerre. Le 23, par une échaleur tropicale, on remonta la rivière de La Pluie, et, le 3 juillet, la flottille faisait son entrée dans le lac du même nom. Cette seconde partie du voyage fut pénible à cause des portages, des rapides nombreux et dangereux qu'on rencontra.

Les canots traversèrent ensuite le lac des Bois. Le 14 juillet, ils naviguaient sur les eaux du lac Winnépeg et, le lendemain, remontaient la Rivière-Rouge. Le 16, ils